

Editeur et Rédacteur en chef, WILFRID GASCON

# L'EGALITE

Revue Politique et Littéraire

PRIX DES ABONNEMENTS

Trois mois..... 15 c.

Six mois..... 30 c.

Un an..... 60 c.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois



ANNONCES

La ligne, une fois,..... 10 cts.

Insertions subséquentes, 5 cts

On traite a forfait.

Les annonces et réclames sont reçues aux bureaux de la Revue.

Bureaux à ST-JEROME, Terrebonne, P. Q. Place du Marché. Tel. 35

SOMMAIRE : — La Lettre volée, par Edgar Poe — Le Traquenard de Chamberlain, par W. G. — La Société philanthropique — Hors-d'œuvre — L'affaire de l'école Ste-Marie — Une sonate de Beethoven, nouvelle — Mélanges — Livres et journaux — Trésor de la ménagère — Médecine pratique — Jeux d'esprit.

Gravures : — Mineurs traversant la rivière Dyea — Le forr Jamrad.

## Prenez note

M. Chs. Desjardins, 206, rue Wolfe, est notre agent-général pour Montréal et la banlieue. Il est autorisé à prendre des abonnements et à en percevoir le prix.

Nos abonnements, dans la ville de Montréal, sont payables mensuellement à notre agent—(5 cents par mois)—ou en bloc par lettre fermée adressée directement à nos bureaux.

Envoi d'un spécimen gratuit sur demande.

Publié par W. Gascon et imprimé à l'Imprimerie Commerciale, à St-Jérôme, P. Q.

## POUR LES BAINNEUSES

—o—

Mesdames,

La saison des bains en plein air est passée. La vague est devenue insupportablement froide, et vous êtes réduites à prendre vos douches dans la chambre. L'anneau déluge à jets concentriques de Kelly, vous permettra cette toilette sans les inconvénients qu'elle présentait auparavant. Grâce à cet appareil, vos cheveux ne seront pas mouillés; vous n'éclabousserez ni les murs, ni le parquet. L'anneau déluge avec tube en caoutchouc, complet: \$2. Pour recevoir franco, ajouter 25 cents.



Fabriquée par Ths. Kelly, Bros, 210 Madison Street, Chicago. Dépositaire au Canada, W. Gascon, St-Jérôme.

## CONTES EXTRAORDINAIRES

## La Lettre volée

PAR

EDGAR POE

*(Suite et fin)*

—Je connais, reprit Dupin, un jeu de divination qu'on joue avec une carte géographique. Un des joueurs prie quelqu'un de devenir un nom de ville, de fleuve ou d'Etat, compris sur la carte. Mais, tandis qu'un joueur novice cherche à dérouter son adversaire, en lui donnant à deviner des noms, écrits en caractères minuscules, le joueur expérimenté choisit, au contraire, les mots en gros caractères, qui s'étalent d'un bout de la carte à l'autre. Ces mots-là, comme les enseignes à lettres énormes, échappent à l'observateur, précisément à cause de leur excessive évidence ; un esprit subtil ne s'arrête point à des considérations trop palpables, évidentes jusqu'à la banalité. Mais notre Préfet n'a pas compris cela. Il n'a jamais cru possible que le ministre eût placé sa lettre sous le nez de tout le monde, précisément pour empêcher un individu quelconque de l'apercevoir.

Plus je réfléchissais à l'audacieux et brillant esprit de D... , à ce fait qu'il avait dû toujours avoir le document sous la main, pour en faire un usage immédiat, si besoin était, et à cet autre fait que, d'après la déclaration du Préfet, le document n'était pas caché dans les limites d'une perquisition ordinaire, plus j'étais persuadé que le ministre avait eu recours, pour cacher sa lettre, à l'expédient le plus simple du monde, qui était de ne pas la cacher du tout.

Convaincu d'être dans le vrai, je pris, un beau matin, une paire de lunettes vertes et me présentai, comme par hasard, à l'hôtel du ministre. Je trouvai D... chez lui, bâillant, flânant, et se prétendant atteint du spleen. De

mon côté, je me plaignis de la faiblesse de ma vue qui me condamnait à porter des lunettes, mais, à l'abri de ces lunettes, j'inspectai minutieusement l'appartement, tout en faisant semblant d'écouter mon hôte.

J'examinai, plus spécialement, l'immense bureau devant lequel il était assis, bureau encombré de lettres, de papiers et de livres. Mais je n'y remarquai rien qui pût éveiller un soupçon.

Enfin, en parcourant la chambre, mes yeux tombèrent sur un méchant porte-cartes, orné de clinquant, et suspendu par un ruban crasseux à un petit bouton de cuivre, au-dessus du manteau de la cheminée. Il avait trois ou quatre compartiments, et contenait quelques cartes de visite et une lettre, salie, chiffonnée, presque déchirée en deux. Cette lettre était scellée de noir, avec le chiffre de D... bien en évidence. Elle était adressée au Ministre, et l'adresse était d'une écriture de femme, très fine. On avait dû la jeter négligemment, presque dédaigneusement, dans l'un des compartiments supérieurs du porte-cartes.

A peine eus-je regardé la lettre que je jurai que c'était celle que je cherchais. Son aspect différait pourtant complètement de celui décrit par le Préfet. Le sceau était large et noir, avec le chiffre D... , tandis que, dans l'autre, il était petit et rouge, avec les armes duciales de la famille S. Ici, l'adresse était d'une écriture féminine ; dans l'autre, l'adresse, portant le nom d'une personne royale, était d'une écriture hardie et décidée. Les deux lettres n'avaient qu'un point de commun, la dimension.

Ce fut précisément le caractère excessif de ces différences, joint à la saleté du papier, fripé et maculé, malgré les habitudes élégantes de D... , qui me confiera pleinement dans mes soupçons.

Je restai aussi longtemps que possible et, tout en soutenant une vive polémique avec le ministre, sur un point que je savais être très intéressant pour lui, je ne perdais pas de vue la lettre. Une nouvelle découverte que je fis acheva de chasser mes moindres doutes. Je remarquai que les bords du papier étaient plus éraillés que nature ; ils offraient l'aspect cassé

le épouvantée. D... se précipita vers une fenêtre, pour regarder dans la rue.

Pendant ce temps, j'allai droit au porte-cartes, j'enlevai la lettre que je serrai dans ma poche, et la remplaçai par un fac-simile que j'avais préparé chez moi, en contrefaisant le chiffre de D... à l'aide d'un seau en mie de pain.

L'émeute de la rue avait été causée par un passant qui avait déchargé son fusil sur un groupe de femmes et d'enfants. Mais, comme l'arme n'était chargée qu'à poudre, on le prit pour un fou ou pour un ivrogne, et on le laissa continuer son chemin. Peu d'instant après, je pris congé de D... Le prétendu fou était un homme à moi que j'avais payé.

—Mais pourquoi, lui demandai-je, avez-vous remplacé la lettre par un fac-simile? Il m'eût paru plus simple de vous en emparer, à votre première visite!

—D... est un gaillard solide, répliqua Dupin; il est capable de tout; enfin, ses domestiques lui sont dévoués. En agissant comme vous le dites, je ne serais certainement pas sorti vivant de chez lui, et les bonnes gens de Paris n'auraient plus entendu parler de moi. Outre ces considérations, j'en avais une plus particulière; mes sympathies politiques me constituent le champion de la dame en question. Depuis dix-huit mois, le ministre la tenait en son pouvoir; aujourd'hui, elle le tient à son tour, d'autant plus sûrement, qu'il va recommencer ses tentatives de chantage, puisqu'il ignore la disparition de la lettre. Sa chute sera soudaine et grotesque. Je n'ai pas la moindre pitié pour lui — rien n'est plus dangereux qu'un homme de génie sans honnêteté; je serais même heureux d'assister à ses angoisses quand, mis au défi par celle qu'il exploite, il ouvrira la lettre laissée par moi dans le porte-cartes.

—Y auriez-vous écrit quelque chose par hasard?

—Il n'eût pas été convenable de laisser le papier en blanc. Jadis, à Vienne, D... m'a fait une sottise; je lui ai promis de m'en souvenir. Enfin, il ne fallait pas le priver du plaisir de connaître la personne qui l'avait joué. J'ai donc, de mon écriture à lui familière, copié

ces deux vers, au milieu de la page :

..... Un dessein si funeste,  
S'il n'est digne d'Astrée, est digne de Thyeste.  
Je les ai pris dans l'Astrée de Crébillon.

## JEUX D'ESPRIT

### CHARADE

Quelquefois mon premier  
Renferme mon dernier;  
Et quant à mon entier,  
Il sert pour indiquer  
Où tel chemin nous mène.

### LOGOGRIPE

Sans moi l'homme ici bas ne serait pas heureux,  
Je déride son front et j'anime une fête,  
Mais je deviens, lecteur, si vous m'ôtez la tête,  
Un être sot, lourd, ennuyeux.  
Et cependant c'est à ma vigilance  
Que les Romains durent leur délivrance.

### ENIGME

Je suis quand mon frère n'est pas,  
Autrement je ne saurais être;  
C'est en mourant qu'il me fait naître,  
C'est en ressuscitant qu'il cause mon trépas.

\* \* \*

Solutions des derniers problèmes :

LOGOGRIPE — Madame, Adam.

CHARADE — Drap-eau.

ENIGME — Sourire.

### *Le bain de bébé*

C'est très mauvais que de donner le bain du bébé immédiatement après son repas. Certaines personnes le font, parce qu'elles croient que cela l'empêche de crier. Ne laissez pas l'enfant dans son bain plus de temps qu'il n'est nécessaire pour le mouiller avec une éponge. Deux minutes sont suffisantes. Retirez-le de l'eau et enveloppez-le dans une bonne serviette chaude. Quelquefois, les bébés pleurent quand on les retire de l'eau, parce qu'ils n'aiment pas la transition de l'eau chaude à une serviette froide. N'oubliez jamais de faire chauffer la serviette.

## Le traquenard de Chamberlain

Nous avons parcouru, un peu à la hâte — nous réservant d'y revenir — le compte rendu de la conférence des premiers ministres tenue à Londres pendant les fêtes jubilaires.

Le discours de M. Chamberlain aux premiers ministres, exposant les vues de l'Angleterre sur ses colonies autonomes, est très intéressant à lire. Il saute aux yeux que cet homme d'état, au langage si poli, si insinuant est un diplomate retors dont la douceur apparente n'est que de l'artifice. On sent, à ne pas s'y tromper, que, sous une patte de velour, se cachent des griffes redoutables. D'ailleurs, le rôle louche qu'il a joué dans la dernière affaire du Transvaal est un motif suffisant pour nous le rendre suspect.

Et tenez, pour tout avouer, lorsque nous avons appris ce qui se brassait, là-bas, au milieu des fêtes anglaises : le spectre de la fédération de nouveau étalé aux yeux des peuples, l'abrogation des traités de commerce, éclatant comme un coup de poudre sur l'Europe, tout cela nous a paru trop extraordinaire pour être bon, en tout cas trop beau pour les Canayens ; et nous ne nous sommes point cachés pour le dire autour de nous, au risque d'essuyer quelques moqueries : La province de Québec court, peut-être, en ce moment le plus grand danger. Les Canadiens-français doivent se tenir sur leurs gardes et, au lieu de s'emballer, passer à l'alambic toutes ces belles manifestations de tendresse de la perfide Albion.

Nos confrères pourront, s'ils le veulent, se moquer de nous, mais en lisant le discours du secrétaire des Colonies, nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment d'inquiétude pour l'avenir de la province française du Canada, si le plan de M. Chamberlain était adopté. Nous ne sommes pas loin d'être convaincu que l'heure de nouvelles luttes pour la vie nationale est sur le point de sonner.

Pour celui qui veut se donner la peine de suivre le mouvement de la politique européenne, il est facile de constater que l'isolement se fait dans le monde autour de l'Angleterre. La politique d'égoïsme de cette nation, comme on se plaît à la qualifier, lui a attiré beaucoup de haines et enlevé le reste de sympathies que lui gardaient quelques rares nations amies. Bismark lui-même a déclaré, ces jours derniers, que le temps était propice pour chasser les Anglais d'Egypte et leur ôter tout contrôle sur le canal de Suez. Ce qu'il faut, a ajouté l'ex-chancelier, c'est une entente sérieuse, active, avec un programme bien défini, et beaucoup de clairvoyance et de ténacité pour arriver à mâter les prétentions de la Grande-Bretagne.

Ainsi, c'est lorsque l'Angleterre se voit, par sa propre faute, menacée d'un ligue des puissances continentales, soulevées contre elle par sa politique détestable, qu'elle vient tendre la main à ses colonies.

Mais c'est encore l'égoïsme qui, au fond, est ici le mobile de ces démarches. C'est pour se tirer du pétrin qu'elle les appelle à sa rescousse.

Le Canada, et la province de Québec en particulier, n'ont rien fait pour mettre l'Angleterre dans la situation désagréable, dangereuse, où elle se trouve. Pourquoi, irions-nous donner le meilleur de notre sang, le plus clair de nos revenus, sans compensation d'aucune sorte, pour racheter les erreurs de l'Angleterre auxquelles nous sommes étrangers ?

C'est pourtant ce que nous demande M. Chamberlain avec une douceur de manière qui ne nous dit rien de bon. Et il n'a pas l'air de se douter de l'énormité des sacrifices qu'il nous propose. Voyez un peu. Il rêve pour l'empire un grand conseil fédéral dont les membres auraient le pouvoir d'engager la responsabilité des colonies dont ils seraient les mandataires, sans avoir à consulter leurs gouvernements respectifs.

Pas exigeant, M. Chamberlain !

Les colonies ne seraient donc plus qu'un jouet entre les mains de la Grande-Bretagne qui en tirerait tout ce qu'elle pourrait en hommes et en argent. Et, qui l'en em-

pêcherait et pourquoi se gênerait-elle ? D'ailleurs, John Bull n'a point de scrupules, c'est prouvé, et le peuple de ces colonies loyalistes serait si bête, en vérité ! Non, c'est trop évidemment stupide pour être réalisable.

Chamberlain veut de plus que nous établissions la conscription. Nous en serions, mais pour nos affaires, à nous,

Il nous invite à contribuer aux dépenses de la marine anglaise, et il nous permet généreusement de faire à l'Angleterre, mais à elle seule, toutes les concessions de tarif que nous voudrions.

Voyons, quel est le premier Canayen qui va aller se prendre la patte dans ce traquenard ?

W. G.

## La Société Philanthropique

Pour peu qu'on étudie l'histoire du monde, à mesure qu'on feuillette dans le passé, on voit, de plus en plus, les pages de cette histoire teintes du sang versé par les luttes sauvages du fanatisme national, politique, social, religieux. Les premières pages de l'histoire du peuple juif, et par suite, du peuple chrétien, sont teintes du sang versé par le farouche Caïn. Combien, par là, l'humanité a-t-elle compromis son bonheur ! combien a-t-elle ralenti sa marche vers le progrès, en se transmettant, à travers les âges, ces virus des haines et des divisions, hérités des premiers générateurs ! Sans doute, dépit de tout, avec certaine restriction, jusqu'ici, depuis trois quarts de siècle surtout, l'homme, sur la voie du progrès, a opéré des prodiges qui immobilisent d'étonnement et d'admiration ; mais, quelque grand, quelque gigantesque que soit ce travail, combien plus grand, combien plus gigantesque ne serait-il pas, si le genre humain eût jusqu'ici vécu sous les lois d'un pacte fraternel solide, indépendamment d'une différence de croyance due au hasard de la naissance, indépendamment d'une différence par-

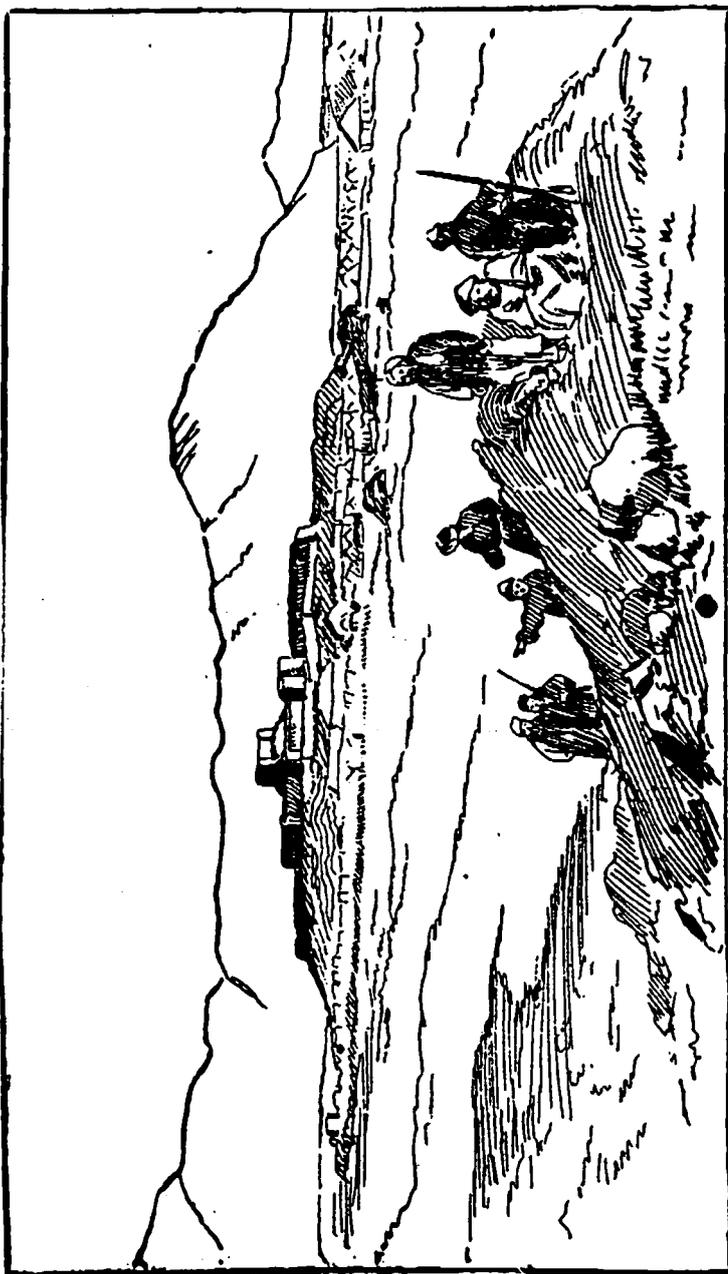
celle de terre prêtée par l'éventualité de la guerre ? Certes, dans sa transmission incessante, ce virus a beaucoup perdu de sa puissance sous l'effet de l'évolution ; mais avec quelle force ne sévit-il pas encore sur les générations présentes ? quel bienfait n'y aurait-il pas à ce qu'il fût complètement extirpé du sang humain par le vaccin de la tolérance, de la paix, de la concorde, généreusement pratiquées par tous à l'égard de tous. D'après ce principe, l'an dernier, au mois de décembre, se formait, ici, à Montréal, dans le silence, un cercle, une société sous la rubrique de « La Société Philanthropique ». Le but de la Société est donc clairement défini : travailler au bonheur et à l'harmonie des individus et des peuples, par l'extirpation du fanatisme de toute nuance, individuel, national, politique, social, religieux ; amener les intérêts privés à se subordonner aux intérêts généraux, à s'unir pour les questions de bien général, à se rencontrer sur le chemin de la vie, sans heurt, sans choc et avec courtoisie, avec bienveillance.

Le début de la Société a été des plus humbles ; il n'y avait pas lieu de désespérer : c'est là souvent le prélude des grands succès. Aujourd'hui, déjà, elle repose sur une assez bonne base. D'après son prospectus, la Société doit opérer tout-à-fait désintéressément ; aucune charge ne doit être payante ; l'admission des membres doit être gratuite. Cependant pour le bien de la Société, si les membres le veulent ils donnent quelques sous par mois, pour achat de livres, abonnements de revues, etc., qui resteront la propriété de la Société. Et chaque membre doit être bon, franc, généreux, sympathique, moral, sobre, dépourvu de tout fanatisme, de toute prévention et exercer envers les membres, ses frères, une vraie fraternité de pratique. Le pauvre autant que le riche. Le riche pas plus que le pauvre.

La prochaine réunion aura lieu à la fin du présent mois. Adresser les correspondances à P. Beaudry, 672, rue Berri, ou à Jos. Benoit 1606, rue Ste-Catherine, Montréal, fondateurs de la société.



Mineurs traversant la rivière Dyea gelée, dans la région du Yucou



Le fort Jamrab, à l'entrée du défilé du Kléber

## Hors-d'œuvre

Enfin, les difficultés qui empêchaient une solution définitive de la question des travaux du port de Montréal, sont aux trois quarts aplanies.

Le plan No 6 et le plan de M. Tarte sont écartés comme deux extrêmes, sur aucun desquels l'accord était possible, et le plan No 19 s'annonce comme celui qui devra donner satisfaction à tout le monde.

Le plan No 19, c'est le plan No 6 modifié dans le sens voulu par le ministre des Travaux publics. Il a été approuvé jeudi dernier, par le conseil de Ville de Montréal, sur la proposition de M. l'échevin Beausoleil, appuyée par M. l'échevin Préfontaine. Le conseil d'administration du Board of Trade, le comité administratif du Corn Exchange et les armateurs du port l'avaient déjà accepté comme le seul qui pouvait convenir à toutes les parties.

M. Tarte s'opposait, avec raison, à ce que l'on bloquât l'entrée du canal par un quai aussi long que celui qui se trouvait dans le plan No 6 ; dans le nouveau plan, le quai à cet endroit du port est beaucoup plus court, et l'entrée du canal est complètement dégagée. Le plan No. 19 pourvoit aussi à une plus grande largeur des bassins entre les quais, comme le désirait M. Tarte.

Le plan No 19 attend l'approbation du ministre, et les travaux commenceront immédiatement. On construira les quais d'en bas les premiers.

\* \* \*

Il paraît à peu près certain que sir O. Mowatt va se retirer de la politique à laquelle il a consacré tant d'années de sa vie. Il sera probablement remplacé, dans le cabinet, par l'hon. M. Mills, sénateur.

Sir O. Mowatt a fourni une belle carrière dans la vie politique. Il a gouverné avec honnêteté et justice, et c'est là le secret de la confiance que ses concitoyens ont toujours reposée en lui. Sir Oliver a été aussi un sage et un prudent, et il doit se trouver heureux de quitter la politique en emportant la reconnaissance du peuple

d'Ontario et les regrets de tout le Canada qui se flattait de pouvoir l'attacher pour longtemps aux affaires du Dominion.

Durant les élections de 1896, son nom, promené partout avec celui du premier ministre, a été comme un talisman vainqueur, parce qu'il était synonyme de valeur et de prudence. Laurier, Mowatt and Victory ! clamaient nos compatriotes anglais, et ça été comme le cri de guerre des libéraux qui a avancé leurs succès et salué leur victoire.

Les Canadiens français, en particulier, voient avec regret M. Mowatt dire adieu à la vie publique. L'ancien premier ministre d'Ontario fut toujours un protecteur et un des défenseurs des privilèges accordés par la constitution aux Canadiens. Nos meilleurs vœux l'accompagnent dans sa retraite. Il a bien mérité du pays.

## L'affaire de l'école Ste-Marie

Voici une petite affaire qui n'a l'air de rien, mais qui donne absolument la note de la bonne volonté que les pères de famille peuvent attendre de la part des curés. Elle est une preuve de plus que le cabinet Marchand n'a pas besoin de compter sur l'appui et, encore moins, sur le concours du bas comme du haut clergé pour mener à bien le perfectionnement de notre instruction publique.

Il y a quelques jours, la commission des écoles de Montréal était assemblée pour l'expédition des affaires de routine. M. le chanoine Rasicot était au fauteuil. Le secrétaire lit une lettre de l'abbé O'Donnell, qui demande des réparations pour l'école de la paroisse Ste-Marie. Cette requête est aussitôt renvoyée au comité des travaux ; mais le secrétaire saisit cette occasion pour informer les commissaires qu'il n'a pas encore eu de réponse de M. le curé de Ste-Marie à qui il a fait part de la communication du Surintendant de l'éducation disant que l'on s'est plaint déjà que quelques professeurs de l'École Ste-Marie n'ont point de certificats d'enseignement. La commission décide, séance

tenante, de ne prendre aucune décision sur ce sujet avant d'avoir reçu une réponse de l'abbé O'Donnell.

Jusque-là, c'est bien fait. Mais ce curé, qui dédaigne de répondre à une demande de la commission scolaire de Montréal, agissant sur l'ordre explicite du Surintendant, le voilà qui écrit au "Star" (organe protestant!), le surlendemain, une lettre dans laquelle il avoue que deux professeurs de l'école Ste-Marie subventionnée par le gouvernement, n'ont point de brevet de capacité; mais ces professeurs privilégiés, au dire de M. l'abbé, ont eu des succès mirobolants qui doivent les dispenser de se soumettre à la loi commune.

Et la lettre se termine par une botte terrible portée au malencontreux secrétaire, le vénérable M. Urgel Archambault.

Nous n'y trouvons rien à redire, pour le moment; mais n'est-ce pas singulier, ce prêtre qui ne veut point s'abaisser à répondre à une demande d'explication de la part de l'autorité civile, et qui se déboutonne dans les journaux?

Dame! aussi est ce que l'Eglise n'est pas au-dessus de l'Etat?

---

## Livres, Journaux, etc.

---

Il sera rendu compte dans cette revue de tout ouvrage dont on enverra un exemplaire.

---

Reschal Antonin. Une inassouvie, roman passionnel. Illustrations de Ch. de Vélan. 75 c.

Stevens, C. Ellis. Les sources de la constitution des Etats-Unis étudiées dans leurs rapports avec l'histoire de l'Angleterre et de ses colonies. Traduit sur la dernière édition anglaise et américaine par Louis Vossion. (Tome XVII de la *Collection d'auteurs et d'auteurs contemporains*.) \$1.65

Villebresme, de. Souvenirs du chevalier de Villebresme, mousquetaire de la garde du roi, 1772-1816. Guerre d'Amérique, émigration. Publiés pour la première fois, par le vi-

comte Maurice de Villebresne, avec un portrait 1.10

*La République de 1848*, par Godfroy Langlois, Montréal. Prix \$0,25c.

Nous remercions M. Langlois, de la si bonne idée qu'il a eu d'écrire un page "du beau livre de la démocratie française, pour nous la faire lire et méditer à nouveau". Comme il le dit lui-même, l'auteur ne prétend point nous apprendre quelques faits restés inconnus jusqu'ici et découverts par lui. Mais il s'est proposé dans son livre de remettre en lumière, sous son vrai jour, une glorieuse époque de l'histoire de France, tant travestie et si calomniée par tout ce qu'il ya eu de crétins en France et du Canada. Et M. Langlois l'a fait, comme on devait s'y attendre, avec précision, chaleur, crédit pour lui-même, profit pour le jeune lecteur auquel, quoi qu'on en dise, il apprend pas mal de choses.

"J'admire vivement cette révolution de 1848, s'écrit M. Langlois parce qu'elle est l'affirmation de la souveraineté populaire, parce que le peuple a chassé de lui-même, presque sans effusion de sang, les vendeurs du temple". Cette révolution de 48 a été incomparable, parce qu'elle a été conçue et exécutée, en quelque sorte, sans excès, dans un esprit de droiture et de justice, si difficile à maintenir dans l'effervescence. Cette révolution de 48 est encore incomparable parce qu'elle a été la consécration de beau principe de l'égalité de tous devant la loi, prêtres et citoyens; parce que le clergé français, Mgr Affre en tête, a béni, au lieu de maudire, cette révolution bienfaisante qui a relevé le drapeau de la République, lequel sera toujours pour la religion un drapeau protecteur, comme disait le cardinal de Bonald. Pour nous, comme pour M. Langlois, c'est une page d'histoire éblouissante que celle qui représente le peuple et le clergé fraternisant avec effusion à l'avènement d'institutions démocratiques.

Aussi, le 4 mai, 1848, après les élections, la chambre française offrit-elle un aspect inaccoutumé. Les citoyens représentants du peuple portaient un costume de bourgeois, et parmi eux se trouvaient trois évêques en robe violet-

## Une Sonate de Beethoven

Il y a quelques mois, j'étais à Bonn, le lieu de naissance de Beethoven. Je rencontrai là un vieux musicien qui avait connu intimement cet illustre compositeur ; et c'est de lui que j'ai appris cette anecdote :

— Vous savez, me dit-il, que Beethoven est né dans une maison de la rue du Rhin (Rhein Grasse) ; mais au temps où je fis sa connaissance, il habitait un humble logement situé Römerplatz. Il était très pauvre alors, si pauvre qu'il ne sortait pour se promener un peu, que le soir, à cause de l'état de vétusté et de délabrement où étaient ses vêtements. Néanmoins, il avait un piano, des plumes, du papier de l'encre et des livres ; et malgré ses privations, il lui arrivait souvent de passer quelques moments heureux. Il n'était pas encore frappé de surdité et il pouvait encore jouir de l'harmonie de ses propres compositions. Plus tard, cette consolation même lui fut refusée.

Un soir d'hiver, j'allai le voir, espérant l'entraîner à une promenade, et au retour, l'emmenor souper avec moi. Je le trouvai assis à sa fenêtre, au clair de lune, sans feu ni lumière, la figure cachée dans ses mains et le corps tout grelottant de froid, car il gelait fort dur. Peu à peu, je parvins à le retirer de sa léthargie, je l'engageai à m'accompagner et je l'exhortai à secouer sa tristesse. Il consentit à sortir avec moi ; mais ce soir-là il fut sombre, en proie à un véritable désespoir et ne voulut écouter aucune consolation.

— Je hais le monde, me dit-il avec un accent passionné ; je me hais moi-même. Il n'y a personne qui me comprenne, personne qui se soucie de moi ou qui s'intéresse à moi ; j'ai du génie et je suis traité comme un paria.

Je ne répondis pas. Il était inutile de discuter avec Beethoven, et je le laissai continuer longtemps sur le même ton. Il ne s'arrêta qu'au moment où nous entrâmes dans la ville, et alors il retomba dans un silence mélancolique.

Nous traversâmes une rue sombre et étroite,

près de la porte de Coblenz. Tout à coup, il s'arrêta :

— Silence, me dit-il, quel est ce bruit ?

J'écoutai et j'entendis les sons faibles d'un vieux piano qui sortaient d'une maison à faible distance. C'était une mélodie plaintive, et malgré le pauvre état dans lequel devait être l'instrument, l'artiste jouait ce morceau avec un grand sentiment de tendresse.

Beethoven me regarda avec des yeux étincelants :

— C'est tiré de ma symphonie en ut mineur, murmura-t-il. Ecoutez, comme c'est bien joué.

La maison était petite et d'une apparence plus que modeste ; une lumière brillait à travers les volets disjoints ; Beethoven resta plusieurs minutes à écouter. Au milieu du final, il y eut une interruption soudaine, un silence de quelques moments, puis l'on entendit une voix étouffée, une voix de femme.

— Je ne peux pas continuer, disait cette voix. Je ne peux pas aller plus loin ce soir, Frédéric.

— Pourquoi, ma sœur ?

— Je ne sais, peut-être parce que cette composition est si belle que je me sens incapable de la jouer comme il faudrait. J'aime tant la musique ! Oh ! que ne donnerais-je pas pour entendre ce morceau par quelqu'un qui fût capable de l'interpréter.

— Ah ! chère sœur, répliqua Frédéric en soupirant, il faudrait être riche et nous ne le sommes pas. Nous avons bien du mal à payer notre loyer. Pourquoi désirer des choses au-dessus de nos moyens ?

— Tu as raison Frédéric, et cependant, quand je joue, je ne puis m'empêcher violemment d'entendre une fois dans ma vie de la bonne musique interprétée par un maître. Mais c'est inutile, c'est inutile.

Il y avait quelque chose de singulièrement touchant dans le ton avec lequel ces dernières paroles avaient été prononcées.

— Entrons, me dit-il brusquement.

— Entrer, répliquai-je, pourquoi ?

— Je lui jouerai ce morceau, me répondit-il avec vivacité. Elle a du sentiment, du goût ;

je lui jouera, elle m'appréciera.

Et avant que je pusse l'en empêcher, il avait posé la main sur le bouton de la porte. Elle n'était pas fermée et elle s'ouvrit immédiatement. Je le suivis à travers un corridor sombre vers une porte entr'ouverte à droite. Il la poussa, et nous nous trouvâmes dans une chambre pauvre, nue, avec un petit poêle à un bout, et quelques meubles grossiers.

Un jeune homme pâle était assis à une table travaillant à un soulier. Près de lui, mélancoliquement penchée sur un vieux piano était une jeune fille. Tous deux proprement mais pauvrement vêtus ; ils se levèrent en nous voyant entrer.

Pardonnez-moi, dit Beethoven avec un certain embarras ; pardonnez-moi, mais j'ai entendu de la musique et j'ai eu la tentation d'entrer. Je suis musicien.

La jeune fille rougit, et le jeune homme prit un air grave, presque sévère.

— J'ai entendu aussi quelques-unes des paroles que vous avez prononcées tout à l'heure, continua mon ami. Vous désirez entendre, c'est-à-dire... En un mot, voulez-vous me permettre de vous jouer un morceau ?

Il y avait quelque chose de si étrange, de si brusque dans cette affaire et en même temps de si charmant dans les manières de celui qui venait de parler, que la glace fut rompue en un instant et tout le monde sourit involontairement.

— Je vous remercie, dit le jeune artisan, mais notre piano est mauvais et puis nous n'avons pas de musique.

— Pas de musique ! comment donc alors faisait mademoiselle ?

Il s'arrêta court et rougit profondément, car la jeune fille venait de se tourner vers lui, et à ses yeux tristement voilés, il avait reconnu qu'elle était aveugle.

— Je vous supplie de me pardonner, murmura Beethoven ; mais je n'avais pas remarqué tout d'abord. Alors vous jouez de mémoire ?

— Entièrement.

— Et où avez-vous entendu cette musique ?

— J'ai entendu une dame qui était notre voisine à Brulh, il y a deux ans, répondit la jeune fille. Pendant les soirées d'été, la fenêtre était toujours ouverte, et je me promenais devant sa fenêtre pour écouter.

— Et vous n'avez jamais entendu d'autre musique.

— Jamais, excepté celle qu'on joue dans les rues.

La jeune aveugle paraissait très émue, aussi Beethoven n'ajouta-t-il pas une parole de plus. Il s'assit au piano et commença à jouer. Il n'avait encore touché que quelques notes que je devinai ce qui allait suivre et combien il serait sublime. Je ne fus pas trompé. Jamais, non jamais durant les longues années que j'ai connu, je ne l'entendis comme il joua ce soir-là, pour la jeune aveugle et son frère.

Nous l'écoutions, la respiration suspendue. Le frère et la sœur étaient muets, d'étonnement et comme stupéfiés. Le premier avait mis de côté son ouvrage ; l'autre, la tête légèrement inclinée, s'était approché du piano et tenait les mains jointes sur sa poitrine, comme si elle eût craint que les battements de son cœur interrompissent ces accents d'une douceur infinie. Il nous semblait que nous étions dans un rêve délicieux et notre seule crainte était de nous éveiller trop tôt.

Soudain la flamme de la seule chandelle qui éclairât la chambre vacilla ; la mèche consumée jusqu'au bout, tomba et s'éteignit. Beethoven s'arrêta ; j'ouvris les volets pour laisser pénétrer les rayons de la lune. — L'on y voyait dans la chambre presque autant qu'auparavant et la clarté qui environnait le piano avait quelque chose de fantastique.

Mais cet incident parut avoir rompu la chaîne des idées de Beethoven. Sa tête tomba sur sa poitrine, ses mains se posèrent sur ses genoux et il demeura plongé dans une profonde méditation.

Il resta ainsi quelque temps. Enfin le jeune artisan se leva, s'approcha de lui et lui dit d'une voix basse et respectueuse :

— Homme merveilleux, qui êtes-vous donc ? Beethoven releva la tête et le regardait d'un

te, une vingtaine de prêtre en soutaine noire, l'éloquent Lacordaire en froc blanc et le grand penseur Lamennais, vêtu de noir. Cette chambre était sortie du suffrage universel, institution admirable qui respecte l'immortel principe de l'égalité de tous les hommes. Cette république, si juste, si large, fut étouffée dans le sang par un Bonaparte qui n'avait de son oncle que la coupable ambition et qui croula lui-même, suffoqué par des flots de sang français dans l'inoubliable journée de Sedan.

Que les jeunes achètent la brochure de M. Langlois.

## TRESOR DE LA MENAGERE

**BIÈRE DE MÉNAGE.**—Mettez dans une chaudière: 32 litres d'eau, 10 litres de malt, 223 grammes de houblon et 1 kilogramme de mélasse; faites bouillir pendant deux heures en remuant fréquemment. Retirez du feu et laissez refroidir, puis passez au tamis de crin. Faites bouillir à nouveau le houblon et la drêche dans 16 litres d'eau avec 500 grammes de mélasse. Mettez refroidir et passez comme précédemment. Quand toute la liqueur a été passée et que le moût est suffisamment refroidi, ajoutez 285 grammes de levure fraîche et mêlez bien. Couvrez d'une toile grossière, d'un sac par exemple, et laissez reposer dix heures. Retirez l'écume produite par la fermentation et mettez en baril. Votre bière commencera bientôt à travailler; au bout de huit heures environ, le travail sera accompli, et vous pourrez alors bonder légèrement votre baril.

## MEDICINE PRATIQUE

**GRIPPE.**—La grippe est une variété du rhume, mais une variété étendue, comprenant en quelque sorte à la fois le rhume de cerveau et la bronchite et s'étendant au delà, puisque le premier est dû à une inflammation de la membrane muqueuse des fosses nasales, la seconde à une inflammation de celles des bronches, et

que la grippe atteint en même temps les membranes muqueuses des fosses nasales, des bronches, des voies respiratoires en général et même des organes digestifs.

La grippe est, en outre, presque toujours épidémique.

La cause de cette affection est le refroidissement; elle sévit principalement au printemps et en automne, c'est-à-dire à l'époque des variations brusques de la température.

En temps d'épidémie de grippe, il ne faut pas, autant que possible, s'exposer à l'air frais du matin ou du soir, tant l'action sur les voies respiratoires pourrait déterminer promptement la maladie. Sortir le matin *à jeun*, en pareil temps, serait le comble de l'imprudence.

Il est inutile de recommander de se vêtir chaudement; cela va de soi; mais cela serait insuffisant, si l'on ne devait pas tenir compte des autres recommandations.

Infusions de mauve, tilleul, feuille d'oranger coquelicot, lierre terrestre; repos, diète modérée, peu ou point de viande; flanelle sur le corps. Des fumigations obtenues d'infusions très chaudes, de fleurs de sureau, par exemple, sont excellentes pour combattre l'ophtalmie consécutive de la grippe, qui n'a d'ailleurs rien de dangereux et disparaît avec le mal qui l'a causée.

En dehors de ces prescriptions, suffisantes dans la plupart des cas, il n'y a rien qui soit du domaine de la médecine domestique. Si le mal présente une gravité exceptionnelle, si par exemple la fièvre catarrhale se trahit dès le début, il ne faut pas hésiter à recourir au médecin.

## AVIS

Encore une fois, nous prions les personnes qui ne voudraient point continuer à recevoir notre revue de nous la renvoyer ou de remettre leur numéro au directeur de la poste de leur localité; sans quoi nous les considérerons abonnées, comme la loi nous y autorise.

# PRIMES ARTISTIQUES GRATUITES A TOUS NOS ABONNES

ET LECTEURS AU NUMERO



PREMIERE PRIME — A tous nos abonnés pour douze, pour six et même pour trois mois, ainsi qu'à tous les lecteurs au numéro porteurs de notre coupon de prime, nous offrons un riche album du dernier

## - Panorama-Salon -

dont notre vignette représente bien imparfaitement la couverture. Le Panorama, complet en dix livraisons, reproduit les œuvres les plus importantes, — Peinture et Sculpture — exposées en mai et juin 1897 au Palais des Champs-Élysées et du Champ de Mars, à Paris. Une notice de M. Gaston Schéfer, critique d'art, accompagne chaque gravure. Une livraison, le No 7, est spécialement consacrée aux Tableaux militaires; trois, les Nos 3, 6, et 9, sont réservées au Nu; six, les Nos 1, 2, 4, 5, 8, 10, illustrent des sujets divers: événements historiques, peintures de mœurs, palpitantes d'intérêt; délicieuses scènes de famille, agréables fictions, etc., etc. En un mot, le Panorama-Salon, avec ses seize belles photogravures en teintes variées, d'un travail irréprochable et d'un goût si exquis constitue une œuvre d'art vraiment riche et digne de figurer sur la table de n'importe quel salon. Aucun journal à un sou n'a encore offert, à titre gracieux une pareille prime à ses lecteurs. Nous la donnons absolument à tout abonné d'un an, de six mois ou de trois mois qui remplira le bulletin ci-contre et nous l'adressera avec le prix de l'abonnement et dix cents pour l'expédition de la prime franco à domicile. Nous la donnons également à tout acheteur au numéro qui détachera le coupon-prime ci-dessous et nous l'enverra avec 15 cts en argent ou en timbres. *On envoie facilement sous enveloppe de la menus monnaie renfermée dans un morceau de vieux journal.*

No. 1

Coupon-Prime de l'Egalite

Panorama-Salon de 1897

air distrait, comme s'il n'avait pas compris la signification de ses paroles.

Le jeune homme renouvela sa question.

Le compositeur sourit, comme seul, il savait sourire, avec une douceur et une bienveillance toutes royales.

Ecoutez, dit-il. Et il joua le premier mouvement de la symphonie en *ut*.

Un cri de joie s'échappa des lèvres du frère et de la sœur. Ils l'avaient reconnu et s'écrièrent avec émotion :

— Oh ! vous êtes Beethoven !

Lui se leva, mais nous suppliâmes et nous parvînmes à le retenir.

— Jouez encore... rien qu'une fois encore ! lui disions-nous.

Il se laissa conduire au piano. Les rayons de la lune, passant à travers la fenêtre sans rideaux, enveloppaient comme d'une auréole son front intelligent.

— Je vais improviser une sonate à la déesse de la nuit, dit-il d'un accent joyeux.

Il contempla pendant quelques minutes le ciel tout parsemé d'étoiles ; puis ses doigts se posèrent sur le piano et il commença par un air lent, triste, mais d'une douceur ineffable. La mélodie sortait de l'instrument semblable aux rayons argentés qui se jouaient au milieu des ombres de la nuit. Cette ouverture délicieuse fut suivie d'un morceau à trois temps, vif, capricieux, comme une danse de sylphes ou de fées. Puis vint un final rapide, tremblant, précipité, exprimant je ne sais quelle mystérieuse inquiétude, inspirant une terreur vague et instinctive, qui nous emportait sur ses ailes frémissantes et qui finit par nous laisser dans une agitation extrême et émus jusqu'aux larmes.

— Adieu, dit Beethoven, en repoussant brusquement sa chaise et en s'avancant vers la porte. Adieu.

— Vous reviendrez ? demandèrent à la fois le frère et la sœur.

Il s'arrêta et regarda la jeune aveugle avec un air de compassion.

— Oui, oui, répondit-il précipitamment, je

reviendrai et je donnerai quelques leçons à Mademoiselle. Adieu, je reviendrai bientôt.

Le jeune artisan et sa sœur nous suivirent jusqu'à la porte en silence ; mais leur langage muet était plus éloquent que ne l'eussent été les paroles les mieux choisies. Ils restèrent sur le seuil jusqu'au moment où nous disparûmes à leurs regards.

— Hâtons-nous de rentrer, me dit Beethoven, lorsque nous fûmes dans la rue. Hâtons-nous, pour que je puisse noter cette sonate pendant que je l'ai dans la mémoire.

Il s'enferma avec moi dans sa chambre et il travailla presque jusqu'au lever de l'aurore.

---

## Melanges

---

### *Utilisation des vieux journaux*

Rien n'est plus méprisé qu'un vieux journal ! et cependant que de choses il peut faire ! Froissé en torchon, il constitue un excellent allume feu ; découpé en bandelettes et roulé ou plié, il donne des *fidibus* employés pour allumer les cigares et les pipes ; il remplace le carreau cassé ; les jeunes typos en font des coiffures ; pliés on plusieurs épaisseurs et mis dans les chaussures, les journaux donnent de chaudes semelles ; roulés autour les pieds et des jambes, ils remplacent les bas de laine ; les fourrures et les habits bien enveloppés de vieux journaux seront préservés des mites, l'odeur de l'encre d'imprimerie étant aussi désagréable à ces insectes que celle du camphre et de la lavande ; placés sous les tapis, ils garantissent ceux-ci de l'usure et de la poussière. Leur imperméabilité à l'air et à la chaleur les rend précieux on été pour conserver fraîches les boissons. Une bouteille de champagne frappée roulée dans un journal gardera toute une journée la même température. On utilise de vieux journaux pour faire des couvertures de lit très économiques. A Londres, on voit souvent des malheureux couchant en plein air étrangement enveloppés dans un journal.

# S. G. LAVIOLETTE

MARCHAND DE

FERRONNERIE, PEINTURES, VERNIS, FAIENCE, POTERIE, &c.

Courroies pour moulins de toutes sortes, scies rondes,

Coffres-forts, Poèles, Charbon, Horloges, &c.

LIQUIDATION DE

Stock de Harnais et de

## VOITURES D'ETE & D'HIVER

Ces voitures sont garanties de première qualité.

M. Lavolette achète le vieux caoutchouc à raison de \$1 50 les cent livres

# S. G. LAVIOLETTE

ST-JEROME

## The Merchants Bank of Canada

Bureau chef.....Montreal

CAPITAL PAYE ..... \$6,000,000

FONDS de RESERVE ..... \$3,000,000

G. HAGUE, Gérant-général.

E. F. HEBDEN, Surintendant des succursales.

THOMAS FYSHE, Gérant général adjoint.

SUCCURSALES DANS TOUTES LES CITES ET DANS LES PRINCIPALES VILLES  
DE LA PUISSANCE DU CANADA

Fait toutes sortes de transactions de Banque.

Change Anglais et Américain acheté et vendu.

Dépôts reçus et intérêts payés au taux courant.

Lettres de crédit émises payables en Chine, au Japon et dans tous les pays du monde.

A. C. E. DELMEGE, Gerant

Succursale de St-Jérôme.

# Garçons et jeunes gens actifs

- Voulez-vous faire un dollar par jour dans vos temps libres ?
- Vendez "l'Égalité" ! 30 pour cent de bénéfice sur les abonnements et la vente au numéro ! Les numéros invendus seront toujours repris. Par conséquent pas de perte, mais un gain sûr. Pour devenir notre agent auprès de vos amis et connaissances, il suffit de nous envoyer à la fois les noms d'au moins trois nouveaux abonnés pour n'importe quelle période, ou encore de vendre "l'Égalité" au numéro et de nous rendre compte pour chaque édition vendue. Voici les prix auxquels nous vous laisserons les abonnements à "l'Égalité" :

TROIS MOIS, 11c. ; SIX MOIS, 21c. ; UN AN, 42c.

Pour la vente au numéro : 8c. la douzaine.

Les numéros invendus sont repris.

---



---

## Bulletin d'Abonnement



Abonnement : *Trois mois, 15 c. ; six mois, 30 c. ; Un an, 60 c. Un mois, abonnement d'essai, 5 c.*

Je soussigné,.....  
 demeurant à..... rue.....  
 Comté..... Province.....  
 déclare souscrire à un abonnement de..... à l'ÉGALITÉ  
 Ci-joint \$..... en mandat, argent ou timbres-poste pour l'abonnement et la  
 prime. *Indiquer ici le numero de la prime desire :*

Date : .....

Signature.....

Adresser lettres et mandats à M. le Directeur de l'ÉGALITÉ, à St-Jerome,  
 ou 1203, rue Ste-Catherine, Montréal,